



America, America

de Elia Kazan

Fiche technique

USA - 1964 - 2h54

Réalisateur :

Elia Kazan

Image :

Haskell Wexler

Montage :

Dede Allen

Musique :

Manos Hadjidakis

Décor :

Gene Callahan

Interprètes :

Stathis Giallelis

(Stavros Topouzoglou)

Frank Wolff

(Vartan Damadian)

Elena Karam

(Vasso Topouzoglou)

Lou Antonio

(Abdul)

John Marley

(Garabet)

Estelle Hemsley

(Grand-mère Topouzoglou)

Katharine Balfour

(Sophia Kebabian)



Résumé

Au début du siècle, un jeune Anatolien fuit un pays où Grecs et Arméniens sont persécutés par les Turcs. Il désire émigrer en Amérique, mais s'aperçoit bien vite que ce périple vers la terre promise est un parcours semé d'embûches...

Propos du réalisateur

«Le souvenir qui m'est le plus cher quand je songe à mon titre est celui d'un paysan turc qui vivait dans un petit village de pierre et de chaume en Asie Mineure. Un vieil homme fier qui avait engendré beaucoup d'enfants, de beaux enfants que je photographiais en groupe. Un jour il me prit à part et me présenta

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

son favori, à l'insu des autres. Il me demanda d'emporter avec moi ce garçon qu'il aimait tant. Car, pensait-il, ce garçon-là avait quelque chose de spécial et de prodigieux, quelque chose de plus qui ne trouverait pas d'espace où se développer dans son propre village. Et en tentant de décrire ce que cet enfant avait d'unique, il le regarda droit dans les yeux et prononça l'invocation qui donne son titre à mon film.

Que cela nous plaise ou non, nous sommes un rêve. On nous hait aussi fort qu'on nous aime. On souligne nos défauts, on se gausse de notre «civilisation du gadget», souvent à juste titre. Mais nous sommes toujours un rêve. Nous l'étions en 1896 quand ma famille a émigré ici en quête de quelque chose. Et nous le sommes toujours. Ils sont encore des milliers et des milliers à quitter les montagnes arides de Grèce et les plateaux brûlants de Turquie. Ils se rendent en Australie, ou en Allemagne. Mais s'ils ont de la chance, ils réussissent à venir ici. C'est encore le rêve qu'ils se choisissent quand ils peuvent choisir.

Mon livre, *America, America*, dit l'aspiration et le désir de ces gens, dit ce à quoi ils sont résolus pour parvenir jusqu'ici : endurer les pires épreuves, tuer, et même compromettre leur orgueil et leur bonheur personnels pour obtenir ce qu'aujourd'hui nous considérons tous ici pour acquis. Le film inspiré par ce livre ne dit pas autre chose.

Combien de fois n'ai-je entendu, après la sortie du livre, ce simple cri du cœur : «Vous avez raconté l'histoire de ma propre famille!» Ce cri, je l'ai entendu

dans toutes les langues, dans la bouche de Grecs, d'Italiens, d'Arméniens, de Russes d'avant ou d'après la Révolution, et récemment, des réfugiés du Rideau de Fer, de Bulgares, de Roumains, de Polonais, de Tchèques. «C'est nous» m'ont dit des enfants qui un jour se sont assis, comme moi, aux côtés de leurs parents et ont écouté, comme moi, l'histoire fondamentale de leur famille, leur émigration vers ce pays. «C'est ma famille», m'a dit un acteur du film, dont le père, un Juif russe, s'est installé ici au tournant du siècle. Et j'ai recueilli le même aveu d'une lady très respectable, une yankee pur sang, dont la famille avait débarqué avec la première vague, au milieu du 16ème siècle.

Quand vous verrez le film, je l'espère, vous vous souviendrez que nous venons tous d'*ailleurs*, que nous sommes tous des *Immigrants* et que nous avons tous débarqués ici *en quête de quelque chose*. Quelle est la responsabilité du rêve envers les rêveurs ? Voilà toute l'histoire de ce pays».

Elia Kazan

Entretien avec le réalisateur

Quand êtes-vous retourné pour la première fois en Asie Mineure ?

Quand j'avais douze ans, nous sommes allés en Turquie. C'était en 1921, juste avant la catastrophe de Smyrne. Mon père faisait là-bas un voyage d'affaires et nous avait emmenés, ma mère et moi. J'ai rencontré ma famille. Mais je n'ai pas de souvenirs très

vifs de ce voyage. Istanbul avait une atmosphère assez menaçante ; les Turcs s'apprêtaient à jeter les Grecs dehors. Les Grecs commençaient à se voir comme des impérialistes, ce qui était un rêve absurde et irréalisable pour un pays aussi faible ; mais ils se trouvaient en Asie Mineure et pensaient à faire une colonie de la Turquie. Les Grecs faisaient tous partie de la bourgeoisie, puisqu'ils étaient propriétaires fonciers et employaient d'autres gens, qu'ils gagnaient plus d'argent que les Turcs qui s'appauvrirent. Les Grecs étaient aussi employés par les Turcs dans des postes d'ambassade, dans l'administration, situations convoitées par les Turcs. Je donne raison à ces derniers et je pense que Kemal a fait une politique courageuse, quoique je sache que les Grecs qui liront cela m'en voudront beaucoup. Je pense que les Grecs ont été la cause première de leur propre chute. Cela sera l'un des sujets de mon prochain livre.

Ensuite, je n'y suis pas retourné durant de longues années, jusqu'en 1956 ou 1957, alors que je pensais déjà faire un film sur mon oncle et son arrivée en Amérique. Pour la première fois, je pénétrai très avant dans le pays, jusqu'au village du cœur de l'Asie Mineure où était né mon père. Ce fut une prodigieuse expérience que je n'ai jamais oubliée. A Kayseri même et à Germeer, village natal de mon grand-père maternel, il y avait encore des maisons vides et délabrées où avaient vécu les Grecs. Les plus âgés des Turcs se rappelaient les Grecs avec amitié. Toute l'histoire de leurs relations était sanglante et meurtrière,

mais ces gens-là se rappelaient leurs adversaires avec affection. C'est cela qui a suscité mon désir d'écrire.

America, America est la conclusion de votre enquête sur vos racines et celles de l'Amérique.

Les histoires qui ont survécu le plus longtemps dans ma mémoire remontent à mes cinq ans ; ce sont celles que me racontait ma grand-mère sur les massacres en Asie Mineure, et elles ont survécu jusqu'à ce que je fasse enfin **America America**, à cinquante-cinq ans. J'avais toujours voulu raconter comment ma famille était venue ici et je commençai par l'histoire de quelqu'un d'autre, Stavros, pour en faire peu à peu ma propre histoire. C'est ce que je fais toujours. Au cours de mon travail, je me mets à découvrir des éléments de ma propre personnalité dans le personnage, qui sans doute apparaissent inconsciemment et que je ne vois clairement qu'alors. Et cela me ressemble de plus en plus. Je décris les luttes que j'ai toujours menées : pour trouver ma propre dignité, ma propre personnalité, pour en imposer aux autres, pour m'enrichir et rester honnête.

J'oppose toujours argent et pureté ; je pense toujours qu'un riche est forcément un salaud. Cela vient peut-être de ma période communiste ou bien encore est-ce religieux ? **America America** était proche de moi par bien des côtés ; c'était un sujet issu de ma propre vie. Je m'en approchai de plus en plus près, sur la pointe des pieds, jusqu'à dire vraiment : «C'est de moi que je parle». Ce film est à la fois une fin et un commencement. (...)

C'est l'histoire de votre oncle Joe Kazan.

Les événements essentiels de cette histoire sont vrais. Par exemple, on avait mis toute la fortune de la famille sur un âne confié à mon oncle qui devait le conduire à Istanbul chez un parent. Il perdit tout l'argent en route, personne ne sait exactement comment. Mon oncle prétendit avoir rencontré un brigand. Il arriva sans un sou à Constantinople et fit le ménage dans des magasins de tapis exactement comme mon personnage. Il en avait souffert. Mon oncle fit son chemin par n'importe quel moyen. Il m'a raconté qu'il était arrivé en Amérique en séduisant une femme mariée qui lui avait payé son billet (mais a-t-il fait ou non le voyage sur le même bateau qu'elle, nul ne le sait). Bien des gens voulaient lui donner leur fille en mariage parce qu'il avait l'air de quelqu'un qui va réussir et qu'il était beau garçon. C'était ce dont il se vantait. L'essentiel de l'histoire est vrai, sauf l'incident du *hamal* (portefaix). Il n'aurait jamais fait cela. Sa seule aspiration était de devenir négociant et il a toujours été dans des combines. Mon oncle, d'autre part, n'a jamais été cireur de chaussures. A cette époque, on transportait beaucoup de Grecs pour en faire des cireurs de chaussures qui travaillaient gratuitement pendant deux ans. Tout cela, bien sûr, je l'ai lu et j'ai interrogé des Grecs qui avaient immigré à ce prix.

Je connaissais intimement Joe Kazan. Je faisais beaucoup de choses avec lui, Il m'emmenait aux courses et me donnait cent dollars à Noël. Mon oncle a eu une période où il était très, très

riche ; il roulait en Rolls-Royce, c'était la première que je voyais. Il m'emmenait me promener. J'allais chez lui : il avait une petite amie et un gymnase dans son appartement. Joe Kazan habitait au Ritz. Il était plusieurs fois millionnaire. Il faisait des cadeaux, était généreux - c'était un salaud. Puis j'allai au collège et le perdus de vue pendant un temps ; quand je le revis à mon retour trois ou quatre ans plus tard, il était absolument fauché. Mon oncle était comme fou. Il venait crier dans le bureau de mon père : «Prête-moi de l'argent, donne-moi de l'argent !» J'avais de lui deux sortes de souvenirs contradictoires ; j'ai écrit un peu sur un aspect de sa personnalité, mais je n'ai jamais rien écrit sur sa richesse. Il est vraiment monté du bas de l'échelle jusqu'en haut et il est redégringolé jusqu'en bas. C'est ce que je raconterai dans mon prochain livre. C'est toute l'histoire de ce système social dément que nous avons en Amérique. Je l'admire par bien des côtés, Joe Kazan. Il a pris du bon temps. Mon père était très prudent, très précautionneur, très «Je-ne-suis-au-courant-de-rien», très effacé et renfermé. Son frère était rusé, mais avec bonne humeur ; il disait : «D'accord, je suis un escroc ; maintenant faisons nos affaires !»

Mon oncle prenait beaucoup de plaisir à être un capitaliste américain, un brasseur d'affaires ; c'était cela pour lui la civilisation. (...)

Kazan par Kazan
Entretiens avec Michel Ciment
Editions Stock, 1973

Le réalisateur

Elia Kazan, fils d'immigré grec de Turquie, débarque à New York à l'âge de 4 ans. Il étudie le théâtre à l'université puis rejoint les groupes d'avant-garde théâtrale. Il adhère pendant sa jeunesse au parti communiste. Il devient acteur tout en s'initiant aux divers métiers des planches. Dans les années 40, il connaît le succès à Broadway en mettant en scène des pièces comme *Un tramway nommé désir* ou *Mort d'un commis voyageur*. Au cinéma, il donne la réplique à James Cagney dans **Ville conquise** d'Anatole Litvak (1940).

En 1945, il s'attaque réellement au cinéma. La Fox qui recherche de nouveau talent le recrute. Son premier film est **Le lys de Brooklyn** (1945), l'histoire d'une famille d'immigrés irlandais. Le thème de l'immigration est récurrent dans ses œuvres. Le social est son autre sujet de prédilection. C'est ainsi que dans **Boomerang** (1947), il aborde les erreurs judiciaires et dans **Le mur invisible** (1947), il dénonce l'antisémitisme. Cependant, c'est dans **Panique dans la rue** (1950), un film extrêmement noir, que l'on découvre sa maîtrise. Il dirige Marlon Brando dans **Un tramway nommé Désir** en 1951 puis en 1954 dans **Sur les quais**. Cette collaboration est couronnée de succès.

En plein Maccarthysme, l'année 1952 va transformer sa vie. Il dénonce des metteurs en scène communistes devant la commis-

sion des activités anti-américaines. Par cette attitude, Kazan dévoile toute son ambiguïté. Lâcheté, anti-communisme ou volonté de se débarrasser de ses concurrents ? Le flou demeure. Néanmoins, il tentera toute sa vie de légitimer sa démarche. Le fait qu'il tourne **Viva Zapata !**, un portrait du révolutionnaire mexicain la même année, ne fait rien pour démêler les paradoxes de ce cinéaste.

En 1955 avec **A l'Est d'Eden**, il fait une nouvelle fois confiance à un jeune acteur en offrant le personnage d'un adolescent révolté à James Dean. Après des drames comme **La fièvre dans le sang** (1961), il livre des œuvres de plus en plus autobiographiques. Ainsi, **America, America** (1963) raconte l'histoire de sa famille, et il adapte, avec **L'arrangement** (1969), l'un de ses romans. En 1976, avec **Le dernier nabab** où il dirige Robert De Niro, il délivre une méditation sur Hollywood.

Problèmes sociaux, politiques ou immigration, Kazan explore toutes les facettes de l'Amérique moderne. Ses œuvres sont empreintes d'une exploration autobiographique ainsi que d'une réflexion sur son attitude pendant la chasse aux sorcières. Malgré ses troubles compromissions, Kazan demeure un cinéaste qui marque de son empreinte le cinéma contemporain.

www.allocine.fr

Filmographie

Le lys de Brooklyn	1945
Le maître de la prairie	1946
Boomerang !	1947
Le mur invisible	
L'héritage de la chair	1949
Panique dans la rue	1950
Un tramway nommé Désir	1951
Man on a tightrope	1952
Viva Zapata !	
Sur les quais	1954
A l'est d'Eden	1955
La poupée de chair	1956
Un homme dans la foule	1957
Le fleuve sauvage	1960
La fièvre dans le sang	1961
America, America	1963
L'arrangement	1969
Les visiteurs	1972
Le dernier nabab	1976



Documents disponibles au France

Revue de presse importante

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com